

Bertrand Labasse, *Une dynamique de l'insignifiance. Les médias, les citoyens et la chose publique dans la « société de consommation »*

Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2004

Gilles Boenisch

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2832>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2832](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2832)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 362-363

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Gilles Boenisch, « Bertrand Labasse, *Une dynamique de l'insignifiance. Les médias, les citoyens et la chose publique dans la « société de consommation »* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2832> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2832>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Bertrand Labasse, *Une dynamique de l'insignifiance. Les médias, les citoyens et la chose publique dans la « société de consommation »*

Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2004

Gilles Boenisch

---

## RÉFÉRENCE

Bertrand Labasse, *Une dynamique de l'insignifiance. Les médias, les citoyens et la chose publique dans la « société de consommation »*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2004, 271 p.

- 1 Bertrand Labasse propose un ouvrage qui, dit-il, parle de la « société » et de « l'information » en tentant de s'affranchir résolument de l'angle technologique communément attribué à l'expression « société de l'information ». Dans ce livre, il suggère que le critère « ancien » ou « nouveau » média n'est pas aussi déterminant que les rapports évanescents à l'information perçus et entretenus par le public. Il s'interroge et tente de comprendre comment, « par exemple, dans une société où l'information et la communication ont, paraît-il, tant d'importance civique et commerciale, les pouvoirs publics et les éditeurs acceptent de ne pratiquement rien savoir de ceux à qui ils s'adressent ? » (p.16). Bertrand Labasse dénonce les préoccupations technico-commerciales déguisées en choix de société qui exploitent largement la crédulité du public par des promesses enchanteresses des nouvelles machines à communiquer. Il pointe également la récurrence du faux débat entre « technophobe » et « technophile », ou encore le recours trop fréquent à « l'idéologie de la communication » (p. 24) occultant tout un pan de la réflexion. Cela s'explique, en partie, par l'opulence communicationnelle due à la surabondance de messages et d'informations véhiculés par les médias de toute nature, et par la fascination technique

que suscitent les nouveaux dispositifs numériques. Son approche est donc de mener une étude permettant de dissoudre la croyance aveugle en un progrès fondé sur la technique pour une interrogation portant, à la fois, sur la diffusion sociale des connaissances, l'intérêt général de l'information commune, tout comme l'observation de ceux qui ont une influence sur cette diffusion publique des connaissances. Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans cet ouvrage : la diffusion sociale des informations et des savoirs.

- 2 Ainsi « l'insignifiance » évoquée dans le titre ne se réfère-t-elle pas à ce qui n'a pas de valeur mais précisément à une interrogation « sur le sens ». Le sens qu'ont les informations véhiculées aux yeux du public qui les perçoit, mais aussi le sens de la méconnaissance conséquente que les acteurs médiatiques ont de ce même public, confondant bien souvent l'intérêt de celui-ci avec ce qu'il souhaite réellement : « En tout état de cause, le peu d'intérêt porté par les pouvoirs publics et la classe politique française, de même que les médias et la communauté savante, à la question inconfortable mais fondamentale de la diffusion sociale des informations et des savoirs, quelle que soit leur nature reste surprenante » (pp. 38-39). À cela s'ajoute une culture scientifique dominante et la tentation de réduire la question de la diffusion des connaissances à celles des seules connaissances techniques et informatiques. Bertrand Labasse doute également de la capacité à l'école de développer une réelle connaissance commune. Elle semble démunie pour mesurer une bonne intégration des savoirs, tout comme à transmettre une aptitude à décoder adroitement les informations communiquées dans les médias. Soumis aux exigences commerciales et de rentabilité, les médias eux-mêmes semblent s'aligner sur le principe de l'amoindrissement et de la superficialité immédiate plus enclin à diffuser et à communiquer qu'à susciter de véritables débats de fond à partir d'informations documentées : l'accumulation prévaut sur la cohérence globale des informations. Le problème semble similaire avec l'internet où « chacun pourra accéder directement à l'ensemble des connaissances communes », mais où « la profusion à au moins autant de chances de favoriser l'atomisation des connaissances et la dislocation du « *common ground* » collectif », avec « une inégalité dans l'accès aux nouveaux médias » (pp. 96-97).
- 3 En ce sens, le lien supposé entre possibilité d'accès aux connaissances et acquisition de ces connaissances est une pure fiction. Et face à l'avalanche d'informations qui caractérise notre époque, il y aura « ceux qui savent » et « ceux qui ne savent pas et qui s'en moquent » (p. 97). Dans cette optique, les informations importantes atteindront en priorité un même public clairement minoritaire : celui des « bons élèves » du corps social (p. 101). Il est donc possible de supposer que certaines connaissances « plus généralement toutes celles relevant de la culture générale auront, au fil du temps, de plus en plus de mal à faire sens pour un public sollicité par une quantité croissante de messages autres, de moindre portée collective mais plus séduisants pour un groupe ou un individu particulier » (p. 105). La conception du public, invariablement sous-estimé, pèse inévitablement sur ces pratiques et ne peut qu'accentuer ce phénomène où le recours à l'anecdotique, à la proximité et à la simplification ne sont que des réponses temporaires qui ne remettent pas en question les problèmes de fond. Tout se passe comme si « les outils conceptuels et les méthodes des professionnels censés être les plus qualifiés en matière de communication collective s'avéraient insuffisants pour aider ceux-ci à raconter le monde et, *a fortiori*, à l'expliquer à un large public » (p. 122). Cela conduit à un phénomène de fragmentation de l'intérêt sans précédent. Bertrand

Labasse rappelle aussi qu'il est symptomatique d'entendre les plaintes récurrentes de la presse sur « sa crise » supposée alors que le chiffre d'affaire non publicitaire n'a jamais été aussi considérable et qu'elle ne s'interroge d'ailleurs pas en détails sur les causes possibles de cette crainte : « Cette angoisse à de bonnes chances de s'accroître si ceux qui l'éprouvent n'en examinent pas plus attentivement les causes, [...] à moins de considérer le public lui-même comme l'adversaire ou, en tout cas, le coupable, c'est bien des professionnels concernés et non pas telle ou telle circonstance ou concurrence extérieure indistincte que dépendent les évolutions à venir » (p. 154). Pour l'auteur, une des raisons est l'évidence d'une volonté prédominante de mise en consommation forcée de l'information qui s'oppose radicalement à l'aspect culturel et éducatif de la compréhension poussée des contenus. Les acteurs de l'information ont semble-t-il oublié « l'obligation de pertinence qui s'impose » (p. 181), au détriment de l'importance et l'urgence à communiquer. « Les acteurs dominants de la communication publique, (politiques, mais aussi économiques, culturels, médiatiques, académiques, etc.) se trouvent ainsi confrontés, consciemment ou non, à un paradoxe majeur : soit l'information et les savoirs n'ont pas réellement d'importance et il est difficile de comprendre pourquoi ils sont invoqués en permanence, soit ils en ont, et il est plus difficile encore de comprendre comment des problèmes aussi manifestes peuvent rester dans l'ombre, quitte justement, à transformer la sphère publique en théâtre d'ombres dépourvu de sens (pp. 106-107). Il est impossible de retracer la richesse et le détail du raisonnement de Bertrand Labasse dans ce livre qui a le mérite d'asseoir le discours sur un foisonnement de documents et de données chiffrées. Cette étude est sans doute l'une des rares à analyser sérieusement la question du sens en rapprochant systématiquement des indications pertinentes qui conduisent à des constats surprenants et inquiétants, mais toujours judicieusement étayés. Enfin, pour conclure sur les mots de l'auteur : « Si l'on considère la différence entre l'ensemble des connaissances disponibles et celles que maîtrise effectivement une personne donnée, force est de constater que nous n'avons jamais été aussi ignorants. Si l'on s'en tient en revanche, à l'ensemble des connaissances que maîtrise chaque personne, il n'est pas moins vrai que nous n'avons jamais été aussi savants » (p. 67).

---

## AUTEURS

**GILLES BOENISCH**

CREM, université Paul Verlaine-Metz

[gilles.boenisch@gmail.com](mailto:gilles.boenisch@gmail.com)